

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Number 27, Fall–August 1991

Les mesures du temps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (27), 81–90.

Lever de voile sur Adrienne Choquette

Adrienne Choquette, *Gerbes liées*, présenté par Marie Naudin, Montréal, Guérin littérature, 1990, 468 pages.

Si le nom d'Adrienne Choquette est devenu familier depuis peu aux amateurs de nouvelles grâce au prix littéraire remis chaque année à Québec, le personnage tout comme l'œuvre sont restés pour leur part plutôt méconnus. Aussi les éditions Guérin lèvent-elles le voile sur un grand mystère en publiant d'un coup une réédition quasi intégrale des nouvelles d'Adrienne Choquette.

Baptisé pour l'occasion *Gerbes liées*, d'après le titre de la nouvelle « Les gerbes liées », l'ouvrage est un imposant volume de 450 pages publié sous la direction de Marie Naudin qui a fourni là un travail de toute première importance. En effet, c'est elle qui a retracé les textes les plus anciens dans les périodiques de l'époque comme *Amérique française*, *Le Bien public*, *La Terre et le Foyer*, elle aussi qui les a corrigés — même si quelques erreurs lui ont encore échappé —, puis les a annotés — parfois de façon un peu naïve —, préfacés et postfacés.

Afin de distinguer les différentes étapes dans la démarche de l'auteure, les nouvelles sont regroupées en quatre parties distinctes selon un ordre à la fois chronologique et thématique.

« Glanes » correspond plutôt aux œuvres de jeunesse de l'auteure. Écrites dès l'âge de dix-huit ans, ces nouvelles — marquées d'une certaine innocence et naïveté — sont le reflet un peu malhabile des préoccupations d'une jeune fille de cet âge dans un Québec encore traditionnel. Même si l'observation ne manque ni d'attention ni d'intérêt, il faut attendre cependant la seconde partie, dite « Familiales », pour qu'elle atteigne une consistance plus personnelle et autonome. Beaucoup plus intimiste, le ton de

ces nouvelles, souvent écrites au je ou présentées comme des pages de journal intime, gagne en intensité en évoquant les petits conflits familiaux et privés tels que ceux du couple ou des rapports parents-adolescents. Adrienne Choquette met ici tout simplement l'accent sur la nécessité de parler et de s'ouvrir aux autres pour mieux se comprendre, démarche qui peut paraître ordinaire aujourd'hui mais qui ne devait pas toujours être évidente dans le Québec religieux de ces années-là.

Dans « Solitudes », Adrienne Choquette poursuit l'introspection de son univers en s'attardant cette fois au monde extérieur présenté sous deux angles opposés : « Les pauvres » et « Les riches ». Les personnages gagnent ici en intensité, en reflétant toutes sortes de situations qui composent peu à peu un ensemble cohérent et dessinent le portrait du Québec social de l'époque. Qu'ils soient riches ou pauvres, on est frappé par le mal de vivre de ces individus qui tous sont confrontés à la souffrance, physique ou morale, au malheur, à la solitude.

Enfin la partie finale, « La nuit ne dort pas », reprend la totalité du recueil du même nom publié par Adrienne Choquette en 1954 et complété par la suite de quelques nouvelles posthumes. Si la thématique demeure plutôt identique, on constate surtout ici une grande maturation dans l'écriture qui se traduit essentiellement par une structure narrative renouvelée et beaucoup plus éclatée, échappant totalement à la construction traditionnelle en trois temps adoptée jusqu'alors.

À la lecture de l'ensemble on peut être agacé parfois par le ton moralisateur de l'auteure, par ses convictions un peu dépassées et son goût persistant pour les bons sentiments évangéliques, mais il n'empêche qu'Adrienne Choquette a fait véritablement œuvre littéraire pendant plus de trente ans de 1933 à 1968, et que sa voix a la double singularité d'être une voix féminine à une époque où les femmes n'étaient pas encore nombreuses en littérature, et d'être une voix qui a choisi prioritairement la nouvelle pour s'exprimer au détriment du roman pourtant plus répandu. À ce seul titre déjà — et

malgré plusieurs défauts de production qui entachent un peu la qualité de l'ensemble — il convient de saluer cette publication des éditions Guérin comme un acte de toute première importance pour le patrimoine littéraire québécois.

Audace de la confrontation

Alain Roy, *Quoi mettre dans sa valise?*, Montréal, Boréal, 1991, 156 pages.

Autant le dire de suite, le recueil *Quoi mettre dans sa valise?* de Alain Roy est un bon recueil. La fraîcheur et l'innovation du ton, l'insolite du propos et le dépouillement de la langue suffisent à eux seuls à distinguer ce premier ouvrage et à en recommander la lecture, ne serait-ce que pour sortir des sentiers battus qu'on nous sert d'ordinaire, des histoires sanguinolentes, morbides et rocambolesques dont nous assomment habituellement les jeunes auteurs en mal d'idéaux.

Alain Roy, lui, aime la vie et en scrute les petits détails avec beaucoup de finesse, un grand sens de l'observation et surtout de la retranscription. Rien de bien extraordinaire en effet dans les sujets qu'il évoque: une visite chez un généalogiste, un déménagement au-dessus d'une boutique de cordonnerie, l'attente d'un autobus, une expérience de test gustatif pour une boisson gazeuse, etc. Oui, mais voilà, la façon dont ces scènes sont rapportées est absolument unique et tout à fait savoureuse. Le généalogiste dit toujours *chimin* lorsqu'il parle, des petites filles juives se multiplient comme des petits pains à l'arrêt d'autobus, le cordonnier ne travaille que la nuit!

Non seulement c'est très bien observé mais le tout est souvent d'un humour irrésistible, d'autant plus efficace qu'il ne tombe jamais dans la caricature ni l'excès. C'est bien de nous que parle Alain Roy, de notre vie à Montréal (le recueil est très montréalais, autant en convenir), de nos petits travers, de nos éternels problèmes

pour sortir les poubelles, des publicités dans la boîte aux lettres et des gens qui s'énervent à la buanderie quand les machines sont toutes occupées. C'est de nous, et ça fait du bien de se voir observé ainsi par le petit bout de la lorgnette.

Il y a là carrément une certaine audace puisque ce qui paraît pourtant d'une extrême simplicité et d'un naturel déconcertant, n'est en fait que rarement tenté par les nouvellistes actuels. Pourtant quoi de plus évident que de parler de soi, de notre réalité ou de notre quotidien ? Les romanciers le font, oui. Les nouvellistes ? Presque pas ! Comme si la nouvelle ne se prêtait pas à ce type de tableaux alors qu'en fait elle compte justement parmi les outils les mieux adaptés à ce genre de peinture. À ce titre donc, Roy développe une véritable audace du face à face et de la confrontation avec soi-même. Face à face favorisé d'ailleurs par une narration jumelée puisque, ses personnage vivant le plus souvent en couple, le narrateur s'exprime la plupart du temps au nom du *nous*, un *nous* qui est à la fois celui qui parle, dont on parle et à qui l'on parle. Le discours de Roy est donc réflexif, c'est une sorte de monologue extériorisé.

Bien sûr, les puristes pourront reprocher au recueil — et c'est là certainement sont défaut majeur — plusieurs tournures contestables. On a beau vouloir adopter le langage parlé ou familier à l'occasion, il n'en demeure pas moins que certaines expressions sont des fautes et que les employer constitue des erreurs. On ne dit pas : « Je ne pense pas *de* faire faire », on ne dit pas « un appartement qui *faisait* ou ne *faisait* pas », on ne dit pas « François a *passé* une remarque », ni même « Je n'ai aucune idée de *pourquoi* elle est fâchée »... Bien sûr aussi on peut trouver certaines chutes un peu décevantes, peu spectaculaires, justement parce que ce ne sont pas des chutes et qu'elles sont à la mesure d'un recueil d'où tout sensationnel est exclu mais dont l'impression finale n'en demeure pas moins vive et prometteuse.

Une certaine retenue

Robert Dominique, *Moins malheureux que toi ma mère*, Montréal, Les Herbes rouges, n° 187, 1990, 48 pages.

Roger Danielle, *Est-ce ainsi que les amoureux vivent?*, Montréal, Les Herbes rouges, n° 188, 72 pages.

Les deux plus récentes livraisons de la revue *Les Herbes rouges* consacrées à la nouvelle ont pour point commun de présenter des textes d'un extrême dépouillement dans lesquels la quête de l'amour conduit systématiquement les personnages à la solitude et au désarroi.

Dans *Moins malheureux que toi ma mère*, Dominique Robert met en scène des personnages non conformes à nos réalités, aux noms étranges et étrangers, et qui renvoient à des univers qui ne sont pas les nôtres. Tous sont dans des situations difficiles mais leurs douleurs sont présentées dans une telle absence de contexte qu'il nous devient dès lors difficile de les éprouver ou tout simplement de nous y intéresser. Ainsi assiste-t-on en spectateur impassible à ces souffrances qu'on aurait aimé au moins comprendre, à défaut de les partager.

Quelle est la raison du départ de Walker? D'où vient la douleur de Isaac Jogues? Pourquoi Jasna Gora meurt-il? Quelles sont véritablement les difficultés de monsieur Frost? Autant de questions qui restent à l'état d'énigme tant à vouloir dire le peu, Dominique Robert finit par ne plus rien dire du tout. Il aurait fallu développer un peu, fouiller les situations, nourrir le lecteur avide de quelques émotions supplémentaires. Or, les précisions sont rares. Les phrases courtes, souvent trop. Voire minimalistes.

Seule, dans cet ensemble désincarné de cinq textes, la nouvelle « Le bourreau veut se marier » parvient à soulever quelque émotion malgré un sujet un peu conventionnel et bien-pensant, traité heureusement ici avec un sens de la phrase qui cette fois fait mouche, surtout dans l'impressionnante scène finale.

Quant au titre *Moins malheureux que toi ma mère*, il ne fait qu'ajouter — malgré sa beauté — à la liste des énigmes non résolues d'un petit recueil somme toute assez frustrant.

En ce qui le concerne, le recueil de Danielle Roger *Est-ce ainsi que les amoureux vivent?* souffre de ce même dépouillement qui pousse parfois jusqu'à l'anéantissement. Ici le récit est écrit au je, et le personnage principal est chaque fois une femme, peut-être la même. Mais là encore, c'est le vide tout autour d'elle. L'échec. L'amertume. Que de désolation pour tous ces personnages !

Cependant, à l'inverse de celui de Dominique Robert, l'univers de Danielle Roger est nettement plus incarné puisque c'est de chair précisément qu'il s'agit. De contacts physiques. De présence ou d'absence de corps. En ce sens, Danielle Roger gagne l'avantage de s'inscrire dans une douleur vive, identifiable, que l'on peut plus facilement ressentir, concevoir ou imaginer : celle du manque amoureux. À ce titre d'ailleurs, les deux corps nus, mais séparés, présentés sur la couverture du recueil sont très représentatifs de sa thématique générale.

Des trois nouvelles proposées, c'est surtout « La pratique du détachement » qui atteint le mieux son objectif de véracité et d'émotion. Rarement auparavant, nouvelle n'aura évoqué avec autant de justesse les affres de ces rencontres d'occasion qu'on déteste à peine les a-t-on consommées, après les avoir tant souhaitées. Là, l'observation et le discours de Danielle Roger sont remarquables et quasiment courageux de la part d'une écrivaine, car peu d'entre elles encore se sont risquées à évoquer cet aspect du désir et de la sexualité.

Danielle Roger ne ménage aucune pudeur morale, sa seule réserve étant les mots. Là encore les phrases sont courtes, dépouillées et parfois de façon trop systématique. À plusieurs reprises on ne peut s'empêcher de penser que l'élan aurait été plus beau, plus accompli, s'il avait été un peu plus long, poussé un peu plus loin, vers d'autres limites.

Ainsi, s'il est vrai que la réserve ou l'ellipse habillent élégamment certaines émotions ou situations délicates, on sent très nettement dans ces deux recueils que Danielle Roger dans une moindre mesure mais surtout Dominique Robert, ont toutes deux usé de trop de retenue dans leur écriture et qu'un vrai grand galop à brides abattues donnerait enfin à leur style sa pleine expression.

Étrange malaise

COLLECTIF, *Nouvelles fraîches 7*, Montréal, UQAM, 1991, 72 pages.

Suite au concours de nouvelles qu'ils organisent chaque automne au sein de l'Université du Québec à Montréal, les étudiants du cours ELM 5040 viennent de publier pour la septième année consécutive les meilleures nouvelles retenues par leur jury. Présentée sous forme de revue, cette petite publication est entièrement le produit des étudiants qui cette fois encore en ont assuré la production, la conception et la réalisation, phénomène qui mérite déjà en soi une attention particulière.

Si *Nouvelles fraîches 7* est une première expérience d'édition pour les étudiants du cours, il est intéressant de souligner que l'événement constitue aussi une première expérience de publication pour bon nombre des auteurs présentés. On trouvera peut-être dans ces pages les premiers pas d'un ou d'une auteur-e à succès de demain, c'est là un des défis de toute l'opération.

Sans doute parce que le concours ne s'adresse qu'à une clientèle ciblée et relativement restreinte, les textes retenus surprennent par leur grande homogénéité, ce qui n'est pas toujours le cas des recueils publiés dans ces conditions. On sent derrière toutes ces nouvelles des auteurs d'une certaine jeunesse, mais surtout une fascination — presque inquiétante même! — pour l'absurde. Les situations évoquées sont souvent fatales, sans issue possible, voire désespérées.

Ainsi dans « Mouvement perpétuel » de Michèle Bougon, un vieil homme cherche tous les moyens pour se suicider jusqu'à tuer accidentellement une fillette. Dans « Ophélie l'orpheline » de Robert Côté, une jeune fille muette est violée et assassinée par un villageois que nul ne dénonce. « La mort d'une idole » de Marc Gagnon et « L'invitation » de Denis Desjardins sont deux histoires criminelles avec meurtre sanguinaire à l'appui. « Devant le miroir » de Simon Fortin et « Salle de bains en noir et blanc » de Vincent Guignard sont deux délires macabres dont on ne saisit pas bien le fil conducteur..., peut-être la drogue.

On ne peut que rester étonné devant un panorama si noir, si pessimiste. À croire que seule l'angoisse habite les étudiants au détour de leurs années d'université... Pourtant aucune nouvelle n'énonce clairement un véritable problème et le lecteur en est réduit à s'interroger sur ce malaise sans en trouver d'origine précise... Est-ce la peur du chômage? la récession? les maladies? la mort? On ne sait pas. Il s'agit d'un sentiment diffus, comme s'il habitait l'air...

Et jamais l'amour dans tout ça. Et jamais l'humour. Jamais? Pas tout à fait... Il y a quand même « Scène d'amour inachevée », le texte sympathique de Marie-Claude Morin (d'ailleurs premier prix du concours, ce n'est pas un hasard!) qui tranche par son ton léger, l'humour du propos et l'attachement que l'on éprouve pour ses personnages. Il y a aussi la dérision ironique de Mario Normandin qui voit des lutins partout dans « Le Correcteur » et enfin « Le Cyclope » de Michèle Péloquin qui nous ramène, comme l'avait fait Marie-Claude Morin, aux petits drames de la séduction. Heureusement.

Pierre Salducci

La vraie Crise

COLLECTIF, *Criss d'octobre!*, nouvelles noires réunies par Richard Poulin, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, coll. « Rampol », n° 1, 1990, 194 pages.

Le mystère que demeure la Crise d'octobre, et que nous avons contribué à entretenir malgré nous au fil des ans, fait l'objet de huit nouvelles habilement concoctées par André Beauregard, Benoît Dutrizac, Madeleine R. Reny, Jean Ferguson, Marie-Ève Pelletier, Gilles Pellerin, Maurice Gagnon et Richard Poulin.

Criss d'octobre! souligne le vingtième anniversaire d'un moment triste mais combien déterminant de l'histoire du Québec en examinant les coulisses de l'événement, et plus spécifiquement en s'intéressant aux drames humains générés par la proclamation de la loi des mesures de guerre.

On a tendance, même dans l'écriture, à enjoliver le passé. C'est pourquoi il est heureux que huit nouvellistes se soient donné le mot pour éviter les pièges de la nostalgie et du romantisme, trop souvent entretenus par la distanciation temporelle inhérente au roman ou au récit à caractère historique. Le ton violent de certains récits réactualise le propos en renforçant sa portée réaliste et fait ainsi l'économie d'une vision idyllique et de nature à éluder les vraies questions.

Ce processus de réactualisation s'opère, d'une certaine façon, au premier degré dans « Argent liquide » (Benoît Dutrizac) puisque le projet de vengeance du personnage principal, dont la sœur fut exploitée par des soldats de l'armée canadienne, prolonge les répercussions de la Crise d'octobre jusqu'à aujourd'hui.

La violence est également dénonciatrice. On pointe du doigt les instances politiques et judiciaires pour les crimes et les injustices qu'elles ont commis au nom de l'ordre social et de la démocratie.

Ce recueil, et c'est sans doute là sa plus grande qualité, présente plusieurs aspects et points de vue de la Crise, tantôt

dénonçant l'oppression, tantôt s'intéressant aux amours et aux amitiés trahis ainsi qu'à la violence comme solution ultime.

Il réserve également une place à l'humour. Comment ne pas s'esclaffer devant les mésaventures de cette vieille emmerdeuse de « Mademoiselle Rose » qui pense se rendre utile en rapportant le moindre bruit, au grand désespoir des policiers eux-mêmes? La délation n'est toutefois pas un sujet que l'on traite avec légèreté! C'est d'ailleurs elle qui provoque, dans « Une mort douce en quelque sorte », la fin de la vieille complicité entre deux frères!

Ces nouvelles rétablissent les faits. Leur pouvoir de dénonciation de l'hypocrisie, de la répression et de la lâcheté, notre pire ennemie, s'avère non négligeable. Elles condamnent également l'idéalisation et l'inconscience dont la mémoire collective se rend souvent coupable en laissant l'avenir sécher, « c'est aussi dangereux que de demander du feu à un dragon... » (Benoît Dutrizac, « Argent liquide », p. 44).

Martin Thisdale

Bulletin d'abonnement



La revue de la nouvelle

Je désire m'abonner pour _____ an(s)

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ ☎ _____

Ci-joint: ☐ chèque ☐ mandat postal

☐ Master Card _____ exp. _____

1 an (4 numéros)

étudiant: 18 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 20 \$

institution: 22 \$

étranger: 25 \$

2 ans (8 numéros)

étudiant: 32 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 36 \$

institution: 42 \$

étranger: 48 \$

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Qc, H2X 3M4